

A l'heure où j'écris, soixante-dix à soixante-treize ans me séparent de cette vie toute simple où les relations sociales étaient pleines d'humanité, faites de services rendus, de solidarité dans le travail de la campagne – et aussi de fêtes. J'écris en 2003 et les expressions ci-dessus n'avaient pas cours, on se donnait un coup de main, on se rendait service. Est-ce l'évolution du langage, de l'écrit ? Humanisation, solidarité, on peut y mettre des tas de choses ! Mes yeux d'enfant considéraient us et coutumes avec attention parce qu'ils n'étaient pas habituels, est-ce pour cela que je m'en souviens si bien ?

Commençons par le 1^{er} janvier. La coutume voulait que le garde-champêtre vienne nous souhaiter la Bonne Année vers 13h, avec un roulement de tambour nous prévenant. Bien sûr, mon grand-père l'invitait à boire un verre, le café arrosé de gnôle. Quoique employé par la Mairie, c'était une petite reconnaissance à son égard pour ses « Avis à la Population », ou bien pour mettre une note sur un poteau, annonçant le début des prestations (voir Chemin de la baraque) ou toute autre information du Maire.

A Soursac, sitôt le roulement de tambour entendu, tous les gamins de la pointe au fond du bourg le suivaient, admirant la dextérité du garde et voulant manier les baguettes.



Nous nous acheminions vers le Mardi gras, où les jeunes gens se masquaient et se revêtaient d'oripeaux trouvés dans leur grenier. Ah, ces masques ! C'était ma frayeur, il y en avait des grimaçants, des livides. J'avais alors cinq ou six ans, hurlant de peur, me cachant dans les jupes de ma mère ou de ma grand-mère, au point que certains me disaient : « N'aie pas peur, Jeannette, c'est moi Jean, c'est moi Paulo ». N'enlevant pas pour autant leur masque, leur jeu consistait à ce que nous devinions qui se cachait dessous et ils attendaient une petite pièce de monnaie, ce que ma grand-mère faisait vite pour que je retrouve ma sérénité.

Le Mardi gras, ainsi que le dimanche précédent étaient jours de fête avant d'entrer en Carême. C'étaient les seuls jours où nous mangions du pot-au-feu de bœuf (ou de jeune vache ?) avec du bouillon pour faire chabrol. Venait le bifteck, cuit avec un gros morceau de beurre. Plutôt dur, la viande était « trop fraîche », n'avait pas « assez caillé ». Comprenez ce que vous voulez dans ces expressions, je n'en connais pas d'autres, mais c'est exact. Le meilleur restait à venir ! Les crêpes, à la dimension de la tuile des pompes, les gaufres dorées et crémeuses à l'intérieur à cause du beurre et de la crème largement additionnés par ma grand-mère, et les beignets saupoudrés de sucre. Pas de digestion difficile, nous ne nous goinfrions pas, nous les dégustions simplement avec beaucoup de plaisir.



Puis, c'était la fête des Rampaoux (les rameaux) de buis béni à la Messe, symbolisaient l'entrée du Christ dans Jérusalem, accueilli par la foule avec des rameaux à la main, criant « Hosanna, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! ». Ce buis béni était bien teinté d'un pouvoir de protection : nous mettions une branche au crucifix, une autre sur la tombe au cimetière, une autre à l'écurie.

Autre coutume à la veille de la Semaine sainte, les « réveillés » ou « raveillés », passaient dans toutes les maisons entre 9h et 11h du soir, s'amusant en tapant fort aux portes, chantant « La Passions de Jésus-Christ », seuls mots dont je me souviens, demandant des œufs pour faire une omelette géante, celle-ci étant un plat maigre. La vraie origine ??

Les cloches étant parties à Rome, les offices étaient annoncés par une crécelle, de la pointe au fond du bourg, par les enfants de chœur.

Jeudi Saint après-midi, voyait la bénédiction des enfants par M. le Curé et une distribution de petits bonbons, bien meilleurs puisqu'ils étaient donnés à l'église !

Le Vendredi était tragique, ainsi au moment de la lecture de la Passion : « A mort, à mort, crucifiez-le, libérez Barabbas », tous les gamins, un « barou » à la main, se précipitaient devant l'estrade de l'autel St-Joseph, frappant vigoureusement pour imiter les cris de la foule. Le silence qui s'en suivait nous faisait entrer dans la montée vers le Golgotha. Aucun enfant n'aurait manqué ce moment (le barou : grosse barre ronde en bois, et je n'ai jamais vu une planche cassée ! Du chêne sûrement. La coutume n'existe plus).



Pâques : les cloches devaient revenir de Rome par un beau dimanche ensoleillé.



Mon grand-père : « Sortez vite, les cloches arrivent. »

Nous sortions vite, trop tard, elles avaient déjà disparu du ciel. « Allez voir si elles n'ont pas laissé des œufs dans le jardin. »

Bien sûr que si, ils étaient posés dans une touffe de primevères, de pensées, premières fleurs écloses du printemps. Ils étaient en sucre, en chocolat, gros et petits. Nous n'étions pas dupes, les cloches ne volent pas, ne pondent pas d'œufs, du reste, ils se seraient brisés à l'arrivée. Ne pas y croire, y croire un peu, petit mélange de plaisir...

Autre réjouissance, le feu de la St-Jean, un en haut du bourg, un en bas. Petites rivalités entre enfants. A l'heure actuelle, un seul perdure, au camping de la Sogne. Feu fait de genévriers et de bois bien sec, avec un mât coiffé d'une couronne de fleurs tressées par des mains expertes, n'est-ce pas Jeannette B. ?... M. le Curé venait le bénir et l'allumait. De hautes flammes s'élevaient en crépitant, dégageant des étincelles dans le ciel. Quand il ne restait que des braises, les jeunes gens, prenant leur élan, le sautaient sans mettre les pieds dedans. Nous emportons un

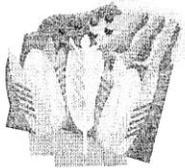
tison pour dessiner une croix aux portes des écuries, caves, granges, là aussi pour attirer protection contre les orages et incendies.

Le cierge de la Chandeleur, le buis, l'eau bénite des Rogations, les tisons de la St-Jean, autant de « protecteurs » ou de paratonnerres. Ayant une « trouille » de l'orage, n'ayant pas eu d'incendie, je croyais bien à leur efficacité. Le feu dans la cheminée, la flamme vacillante du cierge, me faisaient rêver, alors que l'orage, l'incendie déclenchaient une peur au ventre ! Allez comprendre !

Au plus fort de l'été, nous faisons les foins, coupés à la faux, par la suite à la faucheuse mécanique, simplifiant beaucoup la peine des faucheurs. Il existait cependant une coutume, celles des paysans auvergnats du Cantal, allant louer leurs bras, avec leur faux, dans les prés plus vastes de la plaine de la Limagne ou de l'Allier. Réputation de gros travailleurs, mais surtout nécessité de gagner quelque argent.

Quant à nous, enfants, nous râtelions, nous faisons des meules si la pluie était annoncée, et j'étais souvent préposée au-devant des vaches avec une fougère à la main, pour éloigner de leur museau taons et guêpes. C'est qu'elles étaient attelées au char dans lequel était mis le foin sec par ma tante Ninie qui ordonnait la charge en le tassant. Si les vaches étaient trop agacées par les insectes, le char en remuant aurait pu provoquer sa chute. Je regardais leurs gros yeux ronds, leurs paupières chassieuses, leur museau toujours humide, leurs mâchoires souvent en action pour ruminer, leur queue virevoltant sur leur dos et flancs pour chasser les taons piquants, tout en m'apitoyant sur leur sort.

Pendant les foins, on faisait « quatre heures », avec de la salade, du fromage, de la caillade sucrée noyée de crème, accompagnée de l'eau fraîche du puits, c'était une halte bien méritée avant d'aller ramasser les foins.



Le gros « morceau », c'était le blé que j'ai vu battre au fléau au rythme cadencé, puis passé au ventadour (le van) pour le débarrasser de ses pailles. Plus tard, la batteuse accomplissait ces tâches en une journée, mais quel travail ! Les hommes du village, une dizaine au moins, participaient à ces travaux, s'activant autour de l'engin mangeur des gerbes, portant les sacs au grenier sur leur dos. Que de poussière respirée, de gorges sèches demandant maints rinçages... au vin... qui donne force !

C'est qu'il fallait restaurer tous ces messieurs. A 9h, casse-croûte avec soupe et lard. Quant au repas de midi, énorme ! Je me demande si les cuisinières ne mettaient pas leur point d'honneur à faire bon et copieux. Quand mon grand-père rentrait, nous lui demandions : « Qu'est-ce que tu as mangé ? » « C'était bon » C'est ainsi que ma grand-mère a adopté le foie de porc aux pruneaux d'Agen, recette venant de Claniac. J'en fais quelques fois, aimant bien le sucré-salé.

Puis le dernier dimanche d'août, fête patronale de la St-Julien, soldat de l'empire romain, martyrisé à cause de sa conversion au christianisme. Là, c'était la grande fête de famille. Nous étions au moins seize, six enfants cousins, oncles,

tantes, grand-parents, maman et quelque parentèle auvergnate. Occasion de chauffer le four pour avoir du pain de seigle bien frais, et cuisson de multiples tartes fabriquées par ma grand-mère, ma mère et mes tantes, chacune ayant sa spécialité. Il y en avait bien sept à huit, de dimensions respectables ! Quant au menu, jugez-en ! Saucisson, pâté maison, rôti de veau, civet de lapin, légumes du jardin. Le plaisir d'être ensemble, de manger de bonnes choses, n'était-il pas l'élixir de bonne digestion ?

Octobre voyait arriver la rentrée des classes, avec nos tabliers noirs et nos galoches bien cirées, nos cartables qui nous faisaient presque toute notre scolarité. Quelques nouvelles pleuraient, n'ayant jamais quitté la maison. Bien qu'intimidée, je n'ai pas pleuré, l'école, je savais ce que c'était, mon frère ayant un an de plus que moi et ma tante étant institutrice à Latronche. Et puis, c'était nouveau, il y avait des lettres à connaître, des bûchettes de bois pour apprendre à compter, des livres, une ardoise et un cahier. Sans oublier les récréations ! J'aimais bien apprendre, sauf le calcul, mais perdais souvent mes moyens, à cause de ma timidité, s'il fallait réciter par cœur ou si on m'interrogeait.



Avant la Toussaint, passait la mère L., préposée à balayer l'église, louait pour un sou la chaise du dimanche, deux sous pour les fêtes, récoltait quelques offrandes pour ce travail. Elle arrivait à Autranges, et ma grand-mère versait dans son sac une quarante de blé qu'elle faisait moulinier pour ses tourtes de seigle. Son mari, employé au tacot, avait pour mission l'entretien des câbles (enduits au goudron) du pont suspendu de Roche-Taillade. Travail dangereux, il était attaché à quatre vingt dix mètres de hauteur, au-dessus d'une Luzège enfoncée dans la gorge, il ne fallait pas avoir le vertige. Tous deux avaient donc un travail unique, qui ne rapportait pas grand chose.

Le père Tainsoutrou sonnait l'Angélus matin, midi et soir, points de repères pour les paysans dans les champs. Il sonnait aussi pour les baptêmes, mariages et funérailles, ce qui devait lui rapporter quelques petites espèces.

Ces personnages, tout comme mon grand-père, avaient eu de nombreux enfants (cinq et plus). « Ce n'était pas l'abondance », me disait ma mère, ajoutant : « ils s'en sont sortis ». Oui, en partant travailler à Paris, en voyageant (ce qui veut dire comme voyageur de commerce) ou entrant dans une administration, ouverte par le diplôme du Certificat d'Etudes.

Arrivait la Toussaint, le 11 novembre, commémoration de nos morts et des soldats « tombés au champ d'honneur de la Patrie ». Accompagnés de nos instituteurs, nous allions au monument aux Morts, avec le Maire et son Conseil, les Anciens Combattants et les Soursacois. Mme Grattier, une première veuve, chantait avec beaucoup d'émotion « Marie, ô mère des douleurs, le cœur meurtri, les yeux en pleurs, nous tombons à vos genoux, » deuxième phrase que j'ai retenue : « ils sont partis en chantant... ? » Minute de silence, quelques mots du Maire. Une quinzaine d'années nous séparaient de la Grande Guerre, les souvenirs et les souffrances étaient à vif.

Puis, Noël ! Grande fête religieuse où nous, enfants, attendions le passage de l'Enfant Jésus nous portant un jouet et des friandises dans nos galoches bien cirées, posées devant la cheminée. Chez nous, on ne parlait pas du Père Noël, et très vite nous savions la provenance des jouets ! Un peu déçus quand même, mais heureux.

Le 1^{er} janvier allait arriver et là, nous recevions des étrennes, des cadeaux plus nombreux, et un billet placé de suite sur notre livret de caisse d'épargne.

Ainsi ont passé les années de mon enfance, au milieu de ceux qui m'aimaient et que j'aimais !

